

## LE MOMENT DE CONCLURE<sup>1</sup>

Marc DUBOIS<sup>2</sup>

Communications lors de la journée d'été 2015

« Nous entrons et n'entrons pas,  
nous sommes et ne sommes  
pas dans les mêmes fleuves. »<sup>3</sup>

« ... l'instant de la Décision est une Folie... »  
Kierkegaard

Pour *terminer* cette année de travail – pour conclure – j'ai choisi de reprendre la question qui s'est pointée dès l'origine comme cruciale, à savoir ce qu'il en est de l'autorité de l'analyste, en particulier en ce qui concerne la fonction du temps, dans la séance comme dans la cure, et pour ce faire, de reprendre cette question par le bout de sa fonction logique.

Au bout du compte, je trouve que l'exigence freudienne de la nécessité, pour chaque analyste de *réinventer la psychanalyse*, paraît plutôt de bon augure, même si elle a pu être pointée à tel moment par Lacan comme ennuyeuse. Elle marque en tout cas une occasion de reprendre, dans chaque cure, cette nécessité de l'autorité de l'analyste, pour entendre l'analysant dans la singularité de son symptôme. Cette autorité, je la situe bien plus dans l'exigence éthique, différence essentielle entre la psychanalyse et tous les (autres) montages psychothérapeutiques, d'en passer par une analyse personnelle. C'est dire assez, je trouve, que si un analyste (ne) s'autorise (que) de lui-même, c'est d'abord de sa propre analyse – et de ses analysants.

C'est bien en cela que la fonction et le maniement du temps dans la psychanalyse a toujours posé problème. Dans le séminaire sur *Le moment de conclure*, justement, Lacan insiste sur le fait qu'à la fin de l'analyse, ce qu'on peut espérer, c'est que l'analysant sache *y faire* avec son symptôme – mais le quatrième rond, le *sinthome*, est de structure, et on doit s'en accommoder.

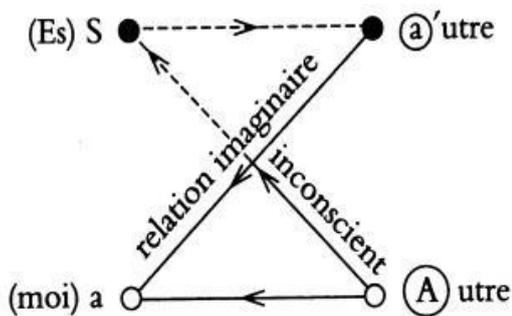
<sup>1</sup> Tissage des meilleures idées que j'aurai pu tirer de l'atelier de Mons 2015-2015 sur le temps et la répétition, avec Asma Gangat, Jennifer Lamotte, Ingrid Lempereur, Adélaïde Leroy ; mis en mots par moi

<sup>2</sup> Tissage des meilleures idées que j'aurai pu tirer de l'atelier de Mons 2015-2015 sur le temps et la répétition, avec Asma Gangat, Jennifer Lamotte, Ingrid Lempereur, Adélaïde Leroy ; mis en mots par moi

<sup>3</sup> Héraclite, Fragment 49a

## 1. LE TEMPS LOGIQUE

Le temps logique, c'est le temps de l'émergence du sujet, qui *ex-siste* au discours en tant qu'il est croisé, pénétré par la parole (ce qu'on retrouve dans la construction du schéma  $L^4$ ) ; c'est le temps



d'un dire aussi – qui est structuré et structurant pour la cure. C'est le temps aussi de la *différance* – diachronique plutôt que synchronique, ce qui est indiqué d'emblée dans son redoublement : c'est bien parce que le *même* fleuve n'est plus le *même*, et parce que le même sujet n'est plus non plus *le même* que peut s'accomplir quelque progrès dans la cure. Par quelle coupure opérée par l'analysant à partir de quelle intervention de l'analyste ?

Aussi me suis-je demandé, au moment de préparer ce petit exposé en forme de bilan de notre travail de l'année : *aurai-je réussi à dire un peu l'importance du temps dans la psychanalyse* – et voilà, vous l'avez entendu, voilà que surgit le futur antérieur : *aurai-je réussi...* Le futur antérieur, Lacan en disait qu'il est le temps de l'inconscient – ce qui n'est pas rien. Je voudrais reprendre ici un commentaire de Lacan sur l'inconscient et le temps de son surgissement – et si je puis dire, de sa fulgurance :

« Si vous croyez avoir compris [l'inconscient], vous avez sûrement tort. [Nous voilà prévenu !] D'une part, l'inconscient est (...) quelque chose de négatif, d'idéalement inaccessible. D'autre part, c'est quelque chose de quasi réel. Enfin, c'est quelque chose qui sera réalisé dans le symbolique ou, plus exactement, qui, grâce au progrès symbolique dans l'analyse, *aura été*. [...] <sup>5</sup>

Cela nous conduit logiquement à poser la question de la place de la scansion, de la coupure, dans la cure, par rapport à ce qu'il peut en être de l'émergence du sujet, dans la pulsation de l'inconscient.

Lacan ajoute ceci, qui montre assez l'importance de la rupture de la temporalité dans la cure pour ce qu'il en est de l'inconscient :

« N'oubliez pas ceci : Freud explique d'abord le refoulement comme une fixation. Mais au moment de la fixation, il n'y a rien qui soit le refoulement : celui de l'homme aux loups se produit bien après la fixation. La Verdrängung est toujours une Nachdrängung. [Le refoulement est toujours un après-coup.] Et alors, comment

<sup>4</sup> Lacan, J., *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 53

<sup>5</sup> Lacan, J., *Le Séminaire, Livre I Les écrits techniques de Freud*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 185

*expliquer le retour du refoulé ? Si paradoxal que ce soit, il n'y a qu'une façon de le faire : ça ne vient pas du passé, mais de l'avenir. [...]*<sup>6</sup>

*Le symptôme se présente d'abord à nous comme une trace, qui ne sera jamais qu'une trace, et qui restera toujours incomprise jusqu'à ce que l'analyse ait procédé assez loin, et que nous en ayons réalisé le sens. Aussi peut-on dire que, de même que la Verdrängung n'est jamais qu'une Nachdrängung, ce que nous voyons sous le retour du refoulé est le signal effacé de quelque chose qui ne prendra sa valeur que dans le futur, par sa réalisation symbolique, son intégration à l'histoire du sujet. Littéralement, ce ne sera jamais qu'une chose qui, à un moment donné d'accomplissement, aura été. »*<sup>7</sup>

C'est dire assez, je trouve, et c'est pointé à chaque occasion par Freud, l'insaisissable du sujet, qui n'est jamais appréhendable en tant que tel, toujours suspendu à sa disparition ; il n'y a pas de sujet sans, quelque part, **aphanisis** du sujet – c'est-à-dire proprement son évanouissement, son éclipse. C'est dans cette aliénation, dans cette division fondamentale, que s'institue la dialectique du sujet<sup>8</sup> à partir de laquelle peut se comprendre la torsion du temps de/dans la cure, puisque ça introduit à un **temps non linéaire**, non chronologique.

## 2. EXEMPLE : LE SOPHISME

Faut-il rappeler ici l'apologue ? Le voici en tout cas, tel qu'il est exposé par Lacan<sup>9</sup> :

*Le directeur de la prison fait comparaître trois détenus et leur communique l'avis suivant lequel un seul sera libéré au sortir d'une épreuve d'apparence simple. On fixe un disque au dos de chacun des détenus, pris parmi cinq disques qui ne diffèrent que par leur couleur : trois blancs et deux noirs, de sorte que chaque détenu ne sera capable de voir que les deux disques fixés au dos des deux autres. Interdiction est faite, bien entendu de communiquer. Seul le premier à donner la bonne réponse sur la couleur du disque fixé dans son dos sera libéré, à condition qu'il donne une explication correcte sur les motifs logiques de sa conclusion. Ce propos accepté, on pare nos trois sujets chacun d'un disque blanc, sans utiliser les noirs, dont on ne disposait, rappelons-le, qu'au nombre de deux. Comment les sujets peuvent-ils résoudre le problème ?*

---

<sup>6</sup> Idem

<sup>7</sup> Idem

<sup>8</sup> Lacan, J., Livre XI, Les formations de l'inconscient, Paris, Seuil, 1973, p. 201

<sup>9</sup> Lacan, J., Écrits, Op. cit., p. 197

## La solution parfaite

*Après s'être considérés entre eux un certain temps, les trois sujets font ensemble quelques pas qui les mènent de front à franchir la porte. Séparément, chacun fournit alors une réponse semblable qui s'exprime ainsi : "Je suis un blanc, et voici comment je le sais. Étant donné que mes compagnons étaient des blancs, j'ai pensé que, si j'étais un noir, chacun d'eux eût pu en inférer ceci : "Si j'étais un noir moi aussi, l'autre, y devant reconnaître immédiatement qu'il est un blanc, serait sorti aussitôt, donc je ne suis pas un noir" Et tous deux seraient sortis ensemble, convaincus d'être des blancs. S'ils n'en faisaient rien, c'est que j'étais un blanc comme eux. Sur quoi, j'ai pris la porte, pour faire connaître ma conclusion." C'est ainsi que tous trois sont sortis simultanément forts des mêmes raisons de conclure.*

Je vous passe les détails – reportez-vous au texte – mais notez que, dans le séminaire II<sup>10</sup>, Lacan conclut en soulignant la fonction de l'acte en tant que tel. Vu comme ça, l'apologue ne vaut en effet que par la logique sophistique qu'il promeut, mais Lacan va souligner la fonction capitale, dans ce procès, de la coupure, de la scansion, et pour tout dire, de la *subjectivité*. Il y repère trois « temps » qui vont s'articuler pour que le sujet puisse se convaincre de sa solution, y pointant la fonction fondamentale de la *hâte*, de la *précipitation*, faute de quoi, dira Lacan,

*Tout dépend de quelque chose d'insaisissable. Le sujet tient dans la main l'articulation même par où la vérité qu'il dégage n'est pas séparable de l'action même qui en témoigne. Si cette action retarde d'un seul instant, il sait du même coup qu'il sera plongé dans l'erreur. (p.333)*

*À partir du moment où il a laissé les autres le devancer, il n'a aucun moyen d'en sortir. Il peut faire les deux raisonnements, et il n'a aucun moyen de choisir. [...] Et pour lui-même, la vérité, du point où il en est arrivé avec sa déduction, dépend de la hâte avec laquelle il fera le pas vers la porte, après quoi il aura à dire pourquoi il a pensé comme cela. L'accélération, la précipitation dans l'acte, se révèle là comme cohérente avec la manifestation de la vérité. (p.334)*

Si on replace cette fonction logique au sein même de la cure, on remarque qu'elle redéploie dans son ensemble la logique du signifiant à propos de la place de l'intervention de l'analyste.

### 3. LES TROIS TEMPS DANS LA CURE

1 – l'instant de voir – au sens de l'apologue de Lacan, c'est le moment de l'évidence, où peuvent s'exclure les configurations

- *trois disques noirs* (impossible physique – il n'y a pas trois noirs) ;

<sup>10</sup> Lacan, J., Livre II, Paris, Le Seuil, 1978, pp. 332-338

- *deux disques noirs* (impossible phénoménologique – puisque A voit deux blancs).
- Reste l'exclusion (impossible psychologique) de « *deux blancs – un noir* » puisque B et C (les deux autres prisonniers) *seraient déjà partis...*<sup>11</sup>

Dans la cure, cet instant de voir, on peut le ramener à cet enthousiasme *imaginaire* pour le *supposé savoir* – comme le souligne Philippe Kong<sup>12</sup> :

*L'instant de voir, [...] nous permet d'entrevoir des perspectives nouvelles : c'est le temps de l'enthousiasme pour l'inconscient qui se découvre. Les rêves, les lapsus, les actes manqués sont autant de manifestations qui nous subjuguent et laissent entendre qu'il existerait un nouvel horizon à notre triste réalité.*

L'instant de voir, qui suppose un savoir immanent ne suppose pas le temps : tout est d'emblée donné, dans la structure perçue dans sa totalité, avec les trois impossibles qu'on a soulignés. Nous sommes donc aussi rangés à cette place particulière du *tout-savoir* instantané – en quelque sorte à la place de Dieu, saisissant d'emblée et *hors du temps* la totalité de la structure. Mais ce temps n'a de sens non pas du savoir positif qu'il pose mais de l'exclusion des impossibles qui vont ouvrir la scansion et le temps pour comprendre.

## 2 – le temps pour comprendre –

*Vient alors le temps de comprendre où on se met au travail de déchiffrage [...] On cherche, on construit, on réélabore nos hypothèses et interprétations. C'est donc le temps de la déconstruction du symptôme à partir du déploiement de la demande ; à terme le symptôme tend vers son être de lettre, le sens et les identifications se réduisent comme peau de chagrin : on traverse le « desêtre », dit Philippe Kong : Le symptôme laisse alors entrevoir, par le truchement de l'objet « a » l'objet a qui s'entr'aperçoit de la traversée du fantasme, le réel de notre jouissance en jeu.*<sup>13</sup>

Il s'agit bien ici de la mise en évidence et de la déconstruction du symptôme comme « *quatrième rond* » du nœud qui fait tenir le sujet. Je reprendrai appui ici sur l'analyse de Christian Fierens qui souligne que le temps pour comprendre doit donc s'envisager comme une rupture avec l'édifice conceptuel *tout fait* de l'instant de voir : un psychanalyste ne saurait se satisfaire d'un aménagement psychologique *dans* la structure ; ce dont il s'agit ici, c'est bien d'un changement **de** structure – ce qu'on peut appeler un **événement**, par opposition au **fait** qui correspond à un

<sup>11</sup> Cf. (en plus de Lacan) Fierens Ch., « Grammaire du dire et modalités », chap.6, in Logique de l'inconscient.

<sup>12</sup> Kong, Ph., « Une lettre d'« a » pour : nœud borroméen et fin d'analyse », Figures de la psychanalyse, 1/2007 (n° 15), Toulouse, Erès, 2007, p. 101-108

<sup>13</sup> Ibidem

changement *dans* la structure. L'inconscient n'est pas l'imposition d'une fatalité mais au contraire la bascule vers une possibilité, en quelque sorte, une régression vers l'infinif du verbe pulsionnel.

Il s'agit là de l'intrusion d'un événement qui vient bouleverser l'ensemble de la construction subjective [le 4e rond] et qui nécessite de moduler le temps dans un effet *d'après-coup* ; j'ai déjà parlé de ça quand je vous ai présenté le « cas d'Emma »<sup>14</sup>.

On le voit aussi dans le cas de l'homme aux loups : quand il observe [instant de voir, par excellence] ses parents dans leur coït *a tergo*, il intègre ça dans sa théorie sexuelle infantile ; pas de traumatisme, ça marche très bien : les enfants naissent par le cloaque – et tout est dans l'ordre et reste *dans la structure*.

Ce qui va faire traumatisme *après-coup*, et qui va nécessiter de remanier la scène du coït en en faisant *une origine traumatique, c'est l'introduction de la différence sexuelle, puisque à ce moment-là seulement sa mère lui apparaît comme castrée. À partir de cette catastrophe, il se voit contraint de remanier sa théorie à la recherche d'une nouvelle compréhension : c'est le temps pour comprendre.*

La psychanalyse n'est pas la lecture d'une fatalité liée à l'inconscient, pas plus...

*... le déploiement de l'instance divine de voir, de déplier un savoir de la structure. Elle est l'expérience de la catastrophe, elle est événement, elle implique le temps pour comprendre [...] sans a priori. Il s'agit d'opposer très nettement d'une part l'inconscient comme instance atemporelle, structure immobile et supposée tout savoir et tout déterminer, et d'autre part la psychanalyse comme temps de l'événement, de la catastrophe, du changement de structure où plus rien ne peut [être déterminé a priori].*<sup>15</sup>

3 – le moment de conclure – Ce n'est peut-être pas autre chose que ce qui peut être retrouvé sous la forme de « cette coupure que l'analysant, s'autorisant de lui-même, met en acte [et] va le séparer de son identification à l'analyste. Cette coupure fait écho aux coupures que l'analyste aura pratiquées<sup>16</sup>, dirigeant la cure du côté d'une clinique de la jouissance. »<sup>17</sup>

Mais je pense que ce n'est pas tant dans la durée de la séance, de la cure ou dans la justification de la passe – ou encore de la déception de Lacan sur la *non-transmission* de la psychanalyse – que se justifie l'intérêt du maniement du moment de conclure, mais dans la recomposition, au fil des

<sup>14</sup> Cf. Freud, S., *Projet d'une psychologie, deuxième partie – psychopathologie*, in *Lettres à Wilhelm Fließ*, Paris, Presses Universitaires de France., 2006, pp. 651-663.

<sup>15</sup> Fierens, Ch., *op.cit.* [modifié par moi]

<sup>16</sup> Le futur antérieur est de moi.

<sup>17</sup> Kong, Ph., – *op.cit.*, p. 106

séances et des moments de bascule, des *différences insaisissables*, qui permettent l'*existence* d'un sujet – au plus singulier de la particularité de son symptôme.

En définitive, le moment de conclure, dans la séance, c'est ce qui permet la bascule de l'instant de voir au temps pour comprendre : loin d'être

*l'arrêt du temps de comprendre, il en est l'âme. Il ne s'agit pas de refermer la problématique par une solution statique qui annulerait la question. Le moment de conclure est le moment d'une force, d'un mouvement et même d'un forçage.*<sup>18</sup>

– et en tout cas pas d'une fermeture en termes de savoir.

Il est, sur le plan de la grammaire, l'indicatif de l'émergence du sujet, ce que Lacan rappelle, à propos de son apologue, en disant que

*Enfin, le jugement assertif se manifeste ici par un acte. La pensée moderne a montré que tout jugement est essentiellement un acte, et les contingences dramatiques ne font ici qu'isoler cet acte dans le geste du départ des sujets. On pourrait imaginer d'autres modes d'expression à l'acte de conclure. [...] Assurément, si le doute, depuis Descartes, est intégré à la valeur du jugement, il faut remarquer que, pour la forme d'assertion ici étudiée, cette valeur tient moins au doute qui la suspend qu'à la certitude anticipée qui l'a introduite.*<sup>19</sup>

#### 4. COUPURE ET PONCTUATION

Il ajoute<sup>20</sup> qu'il ne nous *donne pas ça comme un modèle de raisonnement logique, mais comme un sophisme, destiné à manifester la distinction entre le langage appliqué à l'imaginaire [MD : le sens] (...) et le moment symbolique du langage [MD – ce qui deviendra le hors-sens], c'est-à-dire le moment de l'affirmation. [...]*

*Il y a une troisième dimension du temps (...) que j'essaie de vous imager par cet élément qui n'est ni le retard ni l'avance, mais la hâte, liaison propre de l'être humain au temps [...] C'est là que se situe la parole, et que ne se situe pas le langage, qui, lui, a tout le temps. C'est pour ça, d'ailleurs, qu'on n'arrive à rien avec le langage.*

On voit donc qu'en aucun cas, le moment de conclure ne saurait être une fermeture sur le sens, faute de quoi la psychanalyse pourrait être ramenée à une herméneutique. Dans ses *Conférences*

<sup>18</sup> Fierens, Ch., op.cit.

<sup>19</sup> Lacan, J., *Écrits*, op. cit., p.208

<sup>20</sup> Lacan, J., *Le séminaire Livre II – Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, p. 335

et entretiens dans des universités nord-américaines<sup>21</sup>, Lacan, revenant sur la place de l'interprétation en exclut d'ailleurs le sens pour souligner qu'elle sert essentiellement à faire des vagues. C'est dire la place d'ouverture qu'il entendait préserver, plutôt que de refermer sur le sens.

En définitive, pour moi, ce que le temps logique met en évidence pour le rythme de la séance, c'est la distinction entre la **punctuation**, (caractéristique du *premier Lacan*) qui peut laisser entendre l'émergence d'un sens préalable retrouvé, et la **coupure** qui rompt le rythme et ouvre sur l'invention, sur la création, sur un vide matriciel *hors-sens* et qui, par là, permet la relance de l'analyse.

Au bout du compte, la certitude n'est pas externe, pas transmissible – d'où cette espèce de dépression, non seulement de Lacan, mais pointée par d'aucuns en fin d'analyse<sup>22</sup> – mais nécessite l'acte de l'analyste pour que la vérité puisse émerger, *ex-sister*...

## 5. EN PASSE DE CONCLURE

Cette lecture peut-elle apporter un éclairage sur la fin d'une cure ? On pourrait reprendre les propos de Lacan dans son séminaire *Le moment de conclure*, à savoir que « *la fin d'une analyse, c'est quand on a deux fois tourné en rond, c'est-à-dire retrouvé ce dont on est prisonnier.* » Dans cette perspective, *l'analyse ne consiste pas à ce qu'on soit libéré de ses sinthomes [...] L'inconscient, c'est ça, c'est la face de réel (...) de ce dont on est empêtré.* » Ce qui le conduit à des propos relativement pessimistes que j'entends plutôt comme la **nécessité de ne pas céder à l'idéalisation de la psychanalyse**, puisqu'il nous met en garde et dit que, même s'il y a un progrès dans l'analyse, « *l'analyse consiste à se rendre compte de pourquoi on a ces sinthomes, de sorte que l'analyse est liée au savoir. C'est très suspect. C'est très suspect et a prêté à toutes les suggestions.* » Ce dont ne se prive pas un versant psychologisant de la psychanalyse.

Pour garder la spécificité de la psychanalyse, il me semble nécessaire de maintenir la dimension rigoureuse et éthique de la cure. Si cette perspective ne va pas dans le sens d'une fallacieuse libération du sinthome, elle pointe néanmoins l'indispensable bascule présente dans le *moment de conclure*, soit la coupure dans la diachronie opérée par l'interprétation.

J'aimerais terminer en faisant retour, à la fois, à Borges et à Freud : si ce dernier termine la *Traumdeutung* en disant, « *le rêve nous mène dans l'avenir [...] mais cet avenir, présent pour le rêveur, est modelé, par le désir indestructible, à l'image du passé.* », Borges se situe plutôt du côté de Lacan, quand il souligne, dans *l'Histoire de l'éternité*, que « *le style du désir est l'éternité* » !

<sup>21</sup> In Scilicet 6/7, Paris, Le Seuil, 1976, pp. 6-63

<sup>22</sup> Cf. Christian Hoffmann, « La paradoxale dépression de fin d'analyse », *La clinique lacanienne* 2010/1 (n° 17), p. 153-157.

Lacan, lui, fait référence à l'éternité dans la séance d'ouverture du séminaire XXV<sup>23</sup> : « *"dire quelque chose a affaire avec le temps. L'absence de temps – c'est une chose qu'on rêve – c'est ce qu'on appelle l'éternité. Et ce rêve consiste à imaginer qu'on se réveille"*. Ce séminaire – le moment de conclure – ne doit néanmoins pas être considéré comme un **"testament"** de Lacan, puisque les derniers mots en sont : « *je vais vous laisser là aujourd'hui.* » ...

---

<sup>23</sup>Le moment de conclure, 15 novembre 1977 – texte A.L.I., cité par Élisabeth De Franceschi, « "Le moment de conclure (1977-1978)" », paru dans Oxymoron, 0-, "Le moment de conclure (1977-1978)", mis en ligne le 06 avril 2010, URL : <http://revel.unice.fr/oxymoron/index.html?id=3072>.